











Charlotte Marchina

—

NOMAD'S LAND

Éleveurs, animaux et paysage chez les peuples mongols

Z
S

2019
ZONES SENSIBLES
Pactum serva



INTRODUCTION

Nomadiser chez les peuples mongols

Jeune étudiante en anthropologie ne disposant que de quelques bases fragiles en langue et civilisation mongoles, je me lançai sur mon premier terrain en Mongolie à l'été 2008. Ne sachant comment dire «pastoralisme nomade», j'annonçais aux Mongols rencontrés qui me demandaient ce qui m'amenait dans leurs contrées que j'étudiais l'«élevage» (*mal aj ahui*), expression la plus rapprochant, à mon sens. Ce n'est que bien plus tard que j'appris que je n'aurais pu être plus précise: les Mongols ne parlent pas vraiment d'élevage «nomade», mais d'élevage tout court, l'élevage mongol étant presque toujours nomade. Les éleveurs n'utilisent d'ailleurs pas le terme «nomade» (*nüüdelchin*) pour parler d'eux-mêmes (Gardelle 2010, p. 24). Ce terme, tout comme probablement celui d'«élevage» (*mal aj ahui*), semble en effet apparaître seulement dans la première moitié du xx^e siècle¹, avec l'introduction de modes de vie et d'activités jusque là absents ou associés à des groupes d'autres nationalités, notamment russes et chinois – agriculture, exploitation minière, activités marchandes (Legrand 1976, p. 62). Nombreux sont aujourd'hui les ouvrages en vente dans les librairies d'Oulan-Bator (Ulaanbaatar, en mongol), la capitale

Photographies

p. 1, 2-3: Mongolie, province d'Arhangai, 2013.
p. 4-5: Mongolie, province d'Arhangai, 2012.
p. 6-7: Mongolie, province de Bulgan, 2012.
p. 8: Russie, district d'Aga, 2009.
p. 10: Mongolie, province d'Arhangai, 2009.

1. Le terme est mentionné dans le dictionnaire mongol-russe de Cheremisov & Rummyantsev ([1937] 1971), tandis qu'il demeure absent de ceux de Kowalewski (1844-1849) et Mostaert ([1941-1944] 2009).

mongole, qui détaillent sur un mode volontiers encyclopédique les différents aspects du « pastoralisme nomade » (*nüüdlīn mal aj ahui*) ou de la « culture nomade » (*nüüdlīn soyol*) mongols. Mais lorsqu'on demande à un éleveur mongol ce qu'il fait dans la vie, il répond qu'il est « éleveur » (*malchin*, soit quelqu'un qui s'occupe du bétail, *mal*).

Russophone et forte de deux expériences de deux mois chacune sur le terrain mongol, je décidai assez rapidement d'étendre mon étude du pastoralisme nomade à un peuple mongol situé de l'autre côté de la frontière, les Bouriates de Russie. J'eus alors à nouveau l'occasion de confirmer mon ignorance au sujet des conceptions du pastoralisme nomade chez les peuples mongols. Sachant qu'il existait en Russie davantage de façons de pratiquer l'élevage, notamment sous des formes sédentaires, que je recherchais une situation qui fût comparable à la Mongolie, et que, cette fois, je savais que le terme de « nomade » était bel et bien couramment employé en russe (*kochevnik*), je demandai, en arrivant à Oulan-Oudé, capitale de la République bouriate, à aller dans une famille de « nomades » vivant sous la yourte, dans le district bouriate d'Aga, dans la région de Transbaïkalie. L'étonnement des mes hôtes et de leurs proches qu'ils contactèrent à Aga pour me trouver une famille fut grand. Non seulement plus personne ne vivait sous la yourte, mais encore on trouva vraiment incongru que je puisse y chercher des « nomades ». J'eus rapidement honte de mon erreur et de m'être ainsi laissée tromper par des cartes postales de yourtes vendues en ville et par la lecture de quelques ouvrages d'ethnographie russe de la fin du xx^e siècle décrivant la vie « traditionnelle » des éleveurs bouriates, qui m'avaient fait m'imaginer les steppes de Transbaïkalie semblables à celles de Mongolie. Non sans quelque déception, je partis pour un village d'Aga, où je fus néanmoins heureusement surprise d'apprendre que de nombreux éleveurs de la région continuaient de « nomadiser » (*kochevat'*, en russe). Je m'empressai alors d'expliquer que j'effectuais des recherches sur les « nomades » de Mongolie et de Transbaïkalie. À nouveau, mes interlocuteurs se montrèrent perplexes. Les éleveurs bouriates comprenaient bien pourquoi j'étais allée en Mongolie, mais ne voyaient pas le rapport avec mon séjour chez eux. Je compris alors que les « nomades » renvoyaient pour eux à des éleveurs qui « vivent à l'ancienne » (*jīvut po staromu*), sur des « campements » (*stoibishche*), bref, des gens

« primitifs » (*primitivnye*), pour reprendre leurs termes. D'après eux, les Mongols ou encore les éleveurs de rennes de Sibérie étaient des « nomades », mais pas eux. Mais, demandai-je, ne se déplaçaient-ils pas eux-mêmes plusieurs fois par an ? Mes nouveaux hôtes se hâtèrent de me confirmer que, bien sûr, ils « nomadisaient » (*kochevat'* en russe, *nüüdelhe* en bouriate), en changeant de station saisonnière, mais que cela ne faisait pas pour autant d'eux des « nomades ». Ainsi donc, tant en Mongolie qu'en Transbaïkalie russe, j'allais vivre et travailler non pas avec des « nomades », mais avec des éleveurs qui nomadisent.

De part et d'autre de la frontière mongolo-russe

Les peuples mongolophones vivent dans trois pays adjacents : en République de Mongolie (qui compte environ 3 millions de Mongols), en Fédération de Russie (environ 650 000, surtout dans la République de Bouriatie et dans les deux districts bouriates de part et d'autre du lac Baïkal, mais également en République de Kalmoukie) et en République Populaire de Chine (environ 6 millions, majoritairement dans la Région autonome de Mongolie Intérieure). Si « les Mongols » peut communément désigner les membres des nombreuses ethnies mongoles différentes, je choisis pour ma part d'employer la dénomination « peuples mongols » pour parler de l'ensemble des ethnies mongoles. Cet ouvrage ne traite du pastoralisme nomade que chez des peuples mongols de Mongolie et de Russie : en Mongolie, j'ai séjourné chez des Halh (l'ethnie majoritaire de Mongolie) et en Russie chez des Bouriates. Les Bouriates sont une des rares ethnies mongoles à être présentes à la fois en Russie, en Chine et en Mongolie, même s'ils sont très majoritairement et majoritaires en Russie.

Pendant la période soviétique est créée en 1923, en URSS, sur le territoire de la Russie, au nord de la Mongolie, la République soviétique autonome mongol-bouriate. Le terme « mongol » est ensuite retiré en 1958. Il semblerait que, depuis, les Bouriates s'excluent de la communauté mongole, associée pour eux à une forme d'archaïsme, cependant que les Mongols de Mongolie les en excluent également (Billé 2015, p. 79 ; Bulag 1998, p. 178 sq.). Les Bouriates sont, d'après leurs propres dires, dans un entre-deux : ni russes, ni mongols, pas même vraiment bouriates. Les vrais Bouriates, me disent-ils, on les trouve en Chine, où ils continuent de vivre sous la yourte et parlent encore bien leur langue,

alors qu'eux-mêmes ne parlent qu'un russe avec accent et un bouriate russisé. Les Bouriates que j'ai rencontrés ne s'identifient ainsi pas à l'appellation «Mongols», mais ils reconnaissent en revanche bien volontiers qu'ils sont «mongolophones» (*mongoloyazychnye*), le bouriate étant une langue proche du mongol standard (*halh*). Me voici donc face à des éleveurs qui non seulement ne sont pas nomades mais nomadisent néanmoins, mais qui encore ne sont pas mongols mais de langue et de culture mongoles. Pour ces raisons, ainsi que pour des commodités d'usage, je désignerai dans ce livre simplement par «Mongols» les Mongols *halh* de Mongolie, et par «Bouriates» les Mongols bouriates de Russie.

Ces deux peuples mongols ont développé des formes d'élevage similaires, dans des conditions écologiques semblables, mais dans des contextes sociaux, économiques et politiques différents. Les Bouriates du district d'Aga, en Transbaïkalie, sont les Bouriates de Russie les plus orientaux et se différencient des Bouriates de l'ouest (Cisbaïkalie) par une prégnance du pastoralisme et un maintien du nomadisme plus important que dans les autres régions russes de peuplement bouriate. Culturellement proches, les Mongols et les Bouriates d'Aga pratiquent un élevage de type extensif reposant sur une complémentarité des espèces élevées conjointement. Ils pratiquent un élevage nomade de chevaux, chameaux, bovins, moutons et chèvres, principalement dans un environnement de steppe. La viande de tous ces animaux est consommée (à l'exception du chameau chez les Bouriates), de même que le lait chez les Mongols, tandis que les Bouriates ne consomment aujourd'hui plus que du lait de vache. Sur les deux terrains, les chevaux sont utilisés comme animaux de monte, tout comme les chameaux en Mongolie. Tandis qu'à Aga seule la laine de mouton est exploitée, les éleveurs mongols utilisent ou revendent tous les produits corporels que peuvent fournir leurs animaux, vivants ou morts (laine, crins, poils, cuir).

La période soviétique s'est caractérisée par une collectivisation généralisée, à la fois pour les éleveurs de Sibérie méridionale (Humphrey 1998, chez les Bouriates) et pour ceux de République populaire de Mongolie (Legrand 1975), alors État satellite de l'URSS. Sous ces régimes socialistes, en Mongolie et en Sibérie, mais aussi plus largement en Asie centrale, la nature et les animaux étaient considérés comme devant être exploités

et dominés de manière rationnelle (Charlier 2015, p. 18; Petric 2013, p. 10). La mise en place de structures collectives (*negdel* en Mongolie, *kolkhozes* et *sovkhozes* en Russie) s'accompagne d'une spécialisation du travail de l'éleveur par espèce. L'orientation des élevages devient résolument productiviste : les meilleurs éleveurs sont honorés et évalués aux taux de naissances du bétail (Legrand 1975, p. 239). La zootechnie, qui vise à augmenter la productivité d'un élevage, mais également à instaurer une rationalité économique et une spécialisation à outrance (Porcher 2002, p. 27-34) a, en particulier en Russie, occupé un rôle croissant. Enfin, la motorisation massive de l'ère socialiste a conduit à un déclin du cheptel de chameaux à partir des années 1960 (Valdenaire 1999, p. 89), l'animal de bât préféré, avec lequel s'effectuaient traditionnellement les nomadisations. Ce déclin a été particulièrement brutal à Aga, où en 2012 ne subsistaient plus qu'une vingtaine de chameaux, possédés par une coopérative du village de Tsagan-Ola pour des raisons symboliques : traditionnellement, les peuples mongols élèvent conjointement les «cinq museaux» (*tavan hoshuu mal* en mongol, *taban hoshuun mal* en bouriate) que sont les chameaux, chevaux, bovins, moutons et chèvres. En Mongolie comme à Aga, les éleveurs vivent en dehors des villages (créations du socialisme pour la plupart), sur leur campement (en Mongolie) ou leur station (en Russie). On peut dire que les divisions administratives des districts mongols (*sum*) sont comparables à celles des territoires des villages russes (*selo*) : la circonscription administrative porte le même nom que l'unique village qu'il comporte et où se trouvent l'école, les services administratifs, sociaux et culturels, les magasins, etc.

Pendant la période soviétique, des différences nettes existent déjà entre les deux régions : les Bouriates adoptent majoritairement un habitat en dur (des maisons de bois) et cultivent un potager sur leur station, où ils élèvent aussi des cochons et de la volaille. Mais à partir des années 1990, le contraste entre les deux terrains devient particulièrement marquant, notamment dans l'organisation de l'élevage. À la chute des régimes socialistes, le système collectif imposé a en effet volé en éclats en Mongolie, alors que les structures des *kolkhozes* sont demeurées chez les Bouriates du district d'Aga. Cette décollectivisation partielle se caractérise tout d'abord par un maintien des structures collectives malgré la décollectivisation et privatisation du

bétail. Les politiques de réformes menées en Russie au début des années 1990 avaient pour but de transformer les fermes collectives en fermes privées. Cette tentative n'atteignit pas vraiment ses objectifs chez les Bouriates d'une manière générale (Humphrey 1998), contrairement à d'autres peuples de Sibérie, comme les Yakoutes (Crate 2006): malgré ces réformes, la plupart des exploitations bouriates héritées de l'époque soviétique furent dans un premier temps maintenues sous la forme de coopératives (Kradin 2004, 2008; Marchina 2017). Ces coopératives, aux fonctionnements et statuts variés selon les villages, conservèrent la plupart du temps leur ancien nom, celui du kolkhoze, et, bien que la majorité de ces structures ait un statut officiel de coopérative, elles sont encore couramment appelées «kolkhoze» (*kolhoz*). Le nom de l'ancien kolkhoze sert aujourd'hui encore informellement à désigner l'ensemble du village: «Ulan-Odon» («Étoile rouge», en bouriate russisé) pour le village d'Ortui, «Drujba» («Amitié», en russe) pour Tsagan-Chelutai, «Pobeda» («Victoire», en russe) pour Aga-Hangil, etc. Ainsi, tandis que les éleveurs mongols sont revenus à un élevage orienté vers une production domestique, de nombreux éleveurs bouriates demeurent employés de structures collectives, qui sont l'héritage direct des kolkhozes.

Plusieurs autres facteurs récents viennent renforcer les différences avec les éleveurs de Mongolie, et notamment la politique de privatisation des terres en cours en Russie, ainsi que l'influence de la présence de Russes sur les élevages bouriates. La plupart des éleveurs à Aga emploient en effet des auxiliaires (*pomoshchnik* en russe; il n'y a pas de terme bouriate), le plus souvent russes. Ces auxiliaires sont employés de façon plus ou moins permanente (de quelques semaines à l'année complète) pour assister, voire remplacer leurs employeurs dans les travaux pastoraux. Les auxiliaires sont généralement issus de villages situés dans les districts russes limitrophes de celui d'Aga, et à la recherche d'un toit et de nourriture dans un contexte de chômage et d'alcoolisme répandus. Si les relations entre les éleveurs et leurs employés sont globalement bonnes, on observe de façon frappante un renversement des rapports ethniques de domination. En effet, tandis qu'aux niveaux fédéral et provincial ce sont principalement les Russes qui sont en position de décider, les relations hiérarchiques sont inversées à l'échelle locale, sur les

stations des éleveurs bouriates. Quelques éleveurs reprochent à leurs auxiliaires leur ignorance ou leur manque d'initiative en matière d'élevage tout en se plaignant d'être contraints d'utiliser le russe comme langue de communication avec eux. Cette domination bouriate évidente est cependant tout à fait limitée à la station d'élevage, et est d'ailleurs également subie par les rares auxiliaires bouriates. Le terme bouriate pour désigner communément (bien que familièrement) un Russe, *mangad* (*mangaduud* au pluriel), renvoie à l'ennemi du héros épique bouriate, «celui qui envahit son territoire, accapare ses biens, s'approprie sa femme, et qui, pour le tort qu'il lui fait, est condamné à être vaincu bien qu'il soit le plus fort» (Hamayon 1990, p. 88). À mes interrogations sur l'emploi de ce terme, les éleveurs m'ont néanmoins affirmé d'une part ne pas en connaître l'origine, et d'autre part ne pas y associer de connotation négative; pour eux cela revenait strictement au même qu'employer le terme plus formel *oroduud* (littéralement, «Russes»).

La présence d'assistants d'origine ethnique autre que bouriate (russe et hamnigan, notamment) a déjà été remarquée par Caroline Humphrey (1998). Cette tendance a néanmoins été accentuée d'une part par le contexte consécutif à la crise économique de 2008, qui a encouragé les potentiels auxiliaires à se tourner vers le district d'Aga, relativement plus prospère que les districts avoisinants, et d'autre part par la fusion récente du district d'Aga avec la région russe avoisinante. En effet, en 2008, le district bouriate d'Ust'-Orda fusionna avec la province d'Irkoutsk, tandis que le district autonome bouriate d'Aga (*Aginskii buryatskii avtonomnyi okrug*) fusionna avec la région de Chita pour former la province de Transbaïkalie (*Zabaikal'skii kraï*). Ainsi, les deux territoires bouriates situés en dehors de la république de Bouriatie (FIG. 1) perdirent leur autonomie pour devenir des districts de provinces russes (voir Graber & Long 2009). Ces réformes administratives furent perçues négativement par certains villageois bouriates, qui affirmèrent qu'elles visaient à augmenter les statistiques économiques régionales, les districts russes avoisinants étant plus pauvres que celui d'Aga. Ils y virent surtout comme conséquence directe une baisse du budget alloué au développement de la culture bouriate et un moyen de centraliser les institutions de la région à Chita, chef-lieu de la nouvelle province, et non plus à Aga.



200 km

- Frontières nationales
 - Frontières de province
 - - - Frontières des districts bouriates
 - ◆ Villes
 - Terrains principaux
 - Terrains secondaires
- | | |
|---|---|
| <ul style="list-style-type: none"> ① Russie, district d'Aga, Chelutai, Usharbai et Zugalai ② Mongolie, province d'Arhangai, district de Bulgan ③ Mongolie, province d'Arhangai, district d'Ihtamir ④ Mongolie, province d'Arhangai, district d'Ölziit | <ul style="list-style-type: none"> ⑤ Mongolie, province de Dornogov', district de Saihandulaan ⑥ Mongolie, province de Bulgan, district de Selenge ⑦ Mongolie, province de Bayan-Ölgii, district de Nogoonnuur |
|---|---|

FIG. 1
Carte de situation des terrains

Sur le terrain

Cet ouvrage est le fruit de plus de vingt mois d'enquête cumulés sur les terrains de part et d'autre de la frontière mongolo-russe, où j'ai effectué de manière régulière des séjours d'un à trois mois consécutifs entre 2008 et 2013². Un retour sur les deux terrains (à Aga en 2016, et en Mongolie en 2016 et 2018-2019), m'a donné à voir les évolutions les plus récentes, évoquées dans la conclusion.

En Mongolie, le hasard des rencontres m'a conduit essentiellement dans la province (*aimag*) d'Arhangai, en Mongolie centrale (FIG. 1), qui se caractérise par un environnement de steppe vallonnée, voire boisée, selon les districts, et où j'ai effectué la plupart de mes enquêtes mongoles. C'est dans cette province, et plus précisément dans le district (*sum*) d'Ihtamir, que je croisai la route de la Mission archéologique conjointe Monaco-Mongolie³ en 2008, avec laquelle je travaillai dès l'année suivante, dans la vallée de Bayantsagaan. Je me rendis à quatre reprises dans cette vallée, majoritairement dans le cadre de cette mission, en n'hésitant pas à prolonger parfois mon séjour, seule, chez l'éleveur Ganzorig⁴ et sa famille, qui habitent le site archéologique de Tsatsyn Ereg. Ganzorig et sa femme Mönkhchimeg, dans leur cinquantaine au moment de l'enquête, vivent sur le campement avec leur fils Chuluunbat et sa femme Tuyaa, jeunes mariés encore sans enfant quand je les rencontre (FIG. 5). La volonté de passer du temps chez des éleveurs de chameaux me conduisit brièvement dans le Gobi oriental (province Dornogov') en 2011, puis en 2012 chez Batbayar, éleveur originaire de la province du Gobi-Altai ayant migré dans l'Arhangai, dans le district d'Ölziit, à environ 80 km de la vallée de Bayantsagaan. Tout comme Chuluunbat et sa femme, Batbayar et son épouse Erdenetsetseg (tous nés entre le milieu et la fin des années 1980) ont mon âge, ce qui a grandement facilité mon intégration. Lorsque je les rencontre, ils vivent avec les grands parents maternels d'Erdenetsetseg et ont juste un fils, Battulga, âgé de deux ans (FIG. 9). Ganzorig et Batbayar

2. Certaines parties des chapitres I et II ont été publiées dans Marchina 2013, Marchina 2017 et Marchina *et alii* 2017.

3. Dirigée par Jérôme Magail, et sous l'égide du Musée d'anthropologie préhistorique de Monaco et de l'Académie des sciences de Mongolie.

4. Tous les noms de personnes ont été changés.

sont tous deux des éleveurs relativement aisés, possédant plus de mille bêtes, toutes espèces confondues. Enfin, la participation à des projets pluridisciplinaires dans le cadre de missions archéologiques françaises⁵ me permit de me familiariser avec d'autres terrains, dans les provinces de Bulgan et de Bayan-Ölgii (dans l'Altaï mongol), cette fois toujours en équipe.

À Aga, en Russie, j'ai toujours effectué mes recherches seule, majoritairement dans le sous-district (*raion*) de Mogoitui, sur le territoire de Zugalai, mais également occasionnellement dans les villages d'Usharbai et Chelutai. Je me suis concentrée sur trois familles d'éleveurs voisins aux statuts différents. Sogto et Dulma, âgés d'une cinquantaine d'années, sont représentatifs de ce que sont des éleveurs absents (Gossiaux 2007), qui délèguent la gestion de leur exploitation à des auxiliaires et résident eux-mêmes au village avec leur plus jeune fils, écolier. Sogto et Dulma possèdent quelques centaines de moutons, quelques dizaines de bovins, une poignée de chèvres et de chevaux. Bair et Seseigma, leurs voisins âgés d'une quarantaine d'années, sont, eux, ce qu'on peut appeler des «kolkhoziens» (*kolhozniki*) typiques: ils sont salariés de la coopérative et ont la charge de plusieurs centaines de moutons. Ils possèdent par ailleurs des moutons à eux, des dizaines de bovins et de chevaux, mais n'ont pas de chèvres. Leurs enfants vivent en ville, où ils travaillent ou font leurs études. Solbon et Dasha sont, quant à eux, proches de la quarantaine. Ils ont décidé de s'installer comme éleveurs indépendants au milieu des années 2000, et n'ont aucun lien avec la coopérative. Leur cheptel est un peu plus fourni que celui de leurs voisins: plusieurs centaines de moutons, des dizaines de bovins et de chevaux. Leurs deux aînés vivent au village avec leurs grands-parents maternels, où ils vont à l'école, tandis que leur dernier, Galsan, âgé de deux ans en 2012, vit avec eux sur la station d'élevage.

Durant mes toutes premières enquêtes, alors que ma connaissance des langues mongole et bouriate était limitée, j'ai privilégié l'observation, les conversations informelles et la photographie. À mesure que mes acquis linguistiques et techniques augmentaient, mon observation devint de plus en plus

5. Dirigées par Sébastien Lepetz, en collaboration avec Antoine Zazzo et Ts. Törbat, et financées par le ministère des Affaires étrangères, l'Académie des sciences de Mongolie, le CNRS, le Muséum national d'histoire naturelle.

participante. Avant d'être autorisée à réaliser des tâches, il me fallut souvent d'abord montrer que je connaissais le vocabulaire technique qui s'y rapportait. Ainsi, alors même que j'avais annoncé que j'étais cavalière, on me laissa très peu monter à cheval au cours de mon premier séjour en Mongolie. Ce n'est que la deuxième fois, alors que je maîtrisais le vocabulaire du cheval mongol, qu'on me laissa monter, puis conduire les troupeaux. Je commençai par réaliser des tâches simples avec les enfants (chercher de l'eau, du bois, conduire les moutons et les bovins) puis pus peu à peu accompagner des adultes dans leurs travaux (conduire les chameaux et les chevaux en Mongolie, nourrir les agneaux en Russie).

Mon statut différa considérablement d'une famille à l'autre. La durée depuis laquelle nous nous connaissions jouait un rôle majeur : dans les familles où je n'ai séjourné que quelques jours, j'étais accueillie comme une invitée d'honneur et on me demandait rarement de mettre la main à la pâte, même lorsque je réclamais de le faire, tandis que dans les familles où je séjournais un mois au moins, j'étais rapidement assimilée à un membre de la famille. À Aga, Dasha me confia ainsi la garde de son fils Galsan âgé de deux ans durant plusieurs jours alors qu'elle était en voyage. En l'absence d'autres femmes, je me suis ainsi substituée quelque temps à la maîtresse de maison en devant préparer les repas pour les hommes présents sur la station et servir le thé aux hôtes de passages.

Chez les éleveurs mongols comme bouriates j'ai privilégié une prise de notes manuscrites *a posteriori*, qui semblait laisser à mes hôtes davantage de liberté de parler de sujets que je n'avais pas l'intention d'aborder et que la vue d'un carnet pouvait parfois inhiber. Par ailleurs, la plupart des données que je recueillis étaient issues de conversations informelles que nous avions autour d'un repas, en faisant la vaisselle, en préparant un repas, à cheval, en voiture, à moto, ou occupés à des tâches pastorales. À Aga, lors d'entretiens qui se déroulaient durant une rencontre unique avec des représentants des administrations locales, des spécialistes rituels ou des hommes politiques, il était en revanche attendu que je sorte mon dictaphone ou un carnet. En utilisant ces outils, je devenais une vraie « ethnographe », terme employé pour désigner l'ethnologue en Russie. À mesure que les liens d'amitié avec les éleveurs mongols et bouriates se renforçaient et

que l'objet de mon travail se clarifiait pour mes hôtes, je multipliais les techniques d'enregistrement des informations en prenant des photos, en filmant et en équipant le bétail de GPS⁶.

Ma première utilisation du GPS remonte à l'été 2009, alors qu'on me demanda, dans le cadre de la Mission archéologique conjointe Monaco-Mongolie, d'enregistrer les positions des campements des éleveurs de la vallée de Bayantsagaan, sur le site archéologique de Tsatsyn Ereg, afin d'étudier les modalités d'occupation actuelle des environs du site. La découverte de la fonction « traceur », qui permet d'enregistrer automatiquement des points à intervalles réguliers alors que le GPS est en mouvement, fut une révélation. Le recours aux données géolocalisées et l'approvisionnement progressif de ce dispositif technique donnaient accès à un nouveau type d'informations, impossible à obtenir par les techniques d'enquête classique : ils offraient notamment la possibilité d'évaluer des surfaces occupées, de calculer de distances parcourues, des vitesses de déplacement, ainsi que d'analyser les déplacements de plusieurs individus de manière simultanée. Cette dernière caractéristique est particulièrement intéressante dans l'étude du pastoralisme des peuples mongols, qui pratiquent un élevage à plusieurs espèces, et dont le bétail pâture en général au moins en quatre troupeaux distincts, impossibles donc à suivre en même temps sans ces outils. Au-delà de l'accès à des informations complémentaires aux techniques d'enquête ethnographique, le recours aux SIG (Système d'information géographique) offre de nouvelles perspectives en termes de restitution des données et de représentation des résultats⁷. Pour ces raisons, un soin tout particulier a été accordé dans cet ouvrage aux représentations cartographiques de ces données.

La triade homme-animal-environnement

La steppe est associée dans l'imaginaire collectif occidental à la monotonie, l'isolement et la solitude. Voyez la densité de

6. J'ai utilisé des GPS Mobile Action i-Got-U GT 600, initialement conçus pour les sportifs et les randonneurs. Certains de ces petits appareils ont été affectés par des légers dysfonctionnements, ce qui explique l'apparition de piques étranges, ou qu'occasionnellement des trajets puissent avoir des aspects en zigzag.

7. Pour un exposé des premières réflexions méthodologiques, voir Fossier & Marchina 2014.

population de la Mongolie, vous dira-t-on, c'est la plus faible au monde, avec moins de deux habitants au km² en 2015. La steppe est pourtant très habitée. La configuration même du paysage est influencée par la présence de nombreux rongeurs, d'herbivores sauvages, mais surtout d'herbivores domestiques – les troupeaux des éleveurs – qui contribuent à façonner le paysage de steppe tout en conservant le caractère ouvert de l'espace. Faire pâturer des troupeaux maintient une biodiversité (Endicott 2012, p. 93), et humains et animaux, en parcourant et habitant la steppe, marquent le paysage. La steppe est de ce fait un milieu fortement anthropisé.

Le mode de vie pastoral implique des humains et des animaux qui vivent ensemble, et dépendent pour partie les uns des autres. Ce vivre ensemble exige une adaptation réciproque qui, bien que présente chez toute population d'éleveurs, est plus prégnante chez les éleveurs nomades, qui nomadisent entre autres pour les besoins des animaux qui eux-mêmes, à leur tour, s'adaptent aux parcours généralement dessinés par les humains, pour partie contraints par les conditions environnementales. L'adaptation mutuelle des humains et animaux en contexte pastoral nomade, et notamment dans ses dimensions spatiales, a fait l'objet de plusieurs études chez les éleveurs de rennes (Beach & Stammler 2006; Dwyer & Istomin 2008, p. 523; Fossier 2013; Istomin & Dwyer 2009; Stépanoff 2012; Stépanoff *et alii* 2017). Ces travaux soulignent la complexité des interactions en jeu dans le mode de vie nomade et notamment dans les boucles de rétroactions qu'elles engendrent. Si des facteurs écologiques déterminent les schémas généraux des mouvements, des facteurs non écologiques déterminent également certains paramètres tels que le comportement animal ou les structures sociales humaines. Dès lors, le pastoralisme nomade, loin d'être réductible à un simple rapport de domination de l'humain sur l'animal, doit davantage être appréhendé comme un système complexe composé d'interactions multiples et perpétuelles entre éleveurs et bétail.

Comme ailleurs en Asie du nord, dans leurs techniques pastorales, les éleveurs mongols et bouriates accordent une autonomie importante aux animaux, qui pâturent souvent librement sur des pâturages sans enclos. Éleveurs et troupeaux vivent sur le mode d'une «co-existence intermittente» (Stépanoff *et alii* 2017), avec des liens homme-animal qui peuvent être plus ou

moins relâchés selon la saison, selon l'espèce, ou encore selon l'utilisation qui est faite de l'animal. Ce mode de co-existence est rendu possible par le fait qu'éleveurs et troupeaux évoluent dans un paysage partagé, dont les caractéristiques, les ressources ou encore les difficultés, sont connues à la fois des humains et de leurs animaux, qui y ont leurs repères et leurs habitudes.

Cet ouvrage n'est pas une monographie intégrale du pastoralisme nomade chez les peuples mongols – de nombreux aspects ne sont pas traités ici⁸. Il se concentre plutôt sur les aspects spatiaux de ce pastoralisme et en présente les traits qui soulignent l'aspect triadique de la relation en jeu dans ce système, entre humains, animaux et environnement. Il est une invitation à découvrir la complexité des relations que les éleveurs entretiennent avec les terres qu'ils habitent en compagnie de leurs animaux. Dans la lignée des études des «systèmes socio-écologiques», ou systèmes intégrés couplant nature et sociétés (Folke 2006), ce livre a pour objectif d'aborder le pastoralisme des Mongols et des Bouriates dans une perspective qui prend en compte l'interaction dynamique entre les systèmes sociaux et écologiques. Il examine les procédés par lesquels éleveurs et animaux habitent leur environnement, par lesquels l'espace est occupé, investi ou encore partagé par, ou entre, les différentes espèces. Il interroge également les liens qui existent entre ces manières d'habiter un environnement et les relations sociales entretenues entre éleveurs et animaux, et entre humains entre eux. En emmenant le lecteur de part et d'autre de la frontière mongolo-russe, l'un des objectifs est aussi de donner à voir les éléments d'un continuum mongol, malgré l'inscription dans des trajectoires historiques et politiques différentes, et ainsi d'interroger ce que la politique fait à cette relation triadique homme-animal-environnement. Enfin, en ces temps de changements extrêmement rapides sur ces terrains, tant climatiques que socio-économiques, ce livre vise à conserver une trace de cette relation à un instant *t*, avant que les pluies, le vent, les migrations, la sédentarisation, ou tout simplement le temps, ne la fassent évoluer.

8. Un second ouvrage, en préparation, sera consacré au caractère plus dyadique de la relation entre éleveurs et animaux dans le pastoralisme, notamment à travers la communication multisensorielle et la coopération homme-animal dans les tâches pastorales quotidiennes.